

CHANSON DE MAI

Maintenant que je suis tout seul
Comme un naufragé sur la grève,
Que l'oubli, cet obscur linceul,
Est tombé sur mon dernier rêve ;

Maintenant que tout est fini,
Que la coupe, hélas ! est bien vide
Et qu'un désespoir infini
Abreuve seul mon âme avide ;

Maintenant qu'allant sans flambeau
Dans les ténèbres de la route
J'ai senti, lambeau par lambeau,
Mon âme se déchirer toute,

Je pourrais bien dire au printemps
Qui m'invite à chanter les roses :
" Non !.. je me tais !.. Il n'est plus temps...
J'ai trop de souvenirs moroses !.. "

Je pourrais bien dire aux oiseaux,
Au parfum que le vent m'apporte,
Aux doux chants des nids, des ruisseaux,
A l'amour, qui frappe à ma porte,

Je pourrais dire : " Allez !... allez !...
Vous êtes d'inutiles songes...
Tant d'autres se sont envolés...
Je ne crois plus à vos mensonges !... "

Mais sur des rêves effacés,
Enfermé seul en ma demeure,
Pourquoi pleurer, lorsque je sais
Qu'en ce monde rien ne demeure.

Je préfère dire au printemps :
" Printemps, merci de ton offrande ! "
Puis à l'amour, n'eût-il qu'un temps :
" Entre !... ma porte est toute grande... "

Joseph Malin

LES BAGNOLES DE FLEURS

SIXIÈME CONTE A MA PETITE ROSE



AIR lourd, pesant, de la terre
a disparu. Léger, subtil,
l'éther imprègne de ses atomes
brillants les fleurs du
jardin merveilleux. Des
roses aux délicats pétales,
les tubéreuses et les lys
géants dont la blancheur
resplendit de plus d'éclat
que le rouge éclatant des
œillets, les orchis, dont les
corolles s'entr'ouvrent com-

me des ailes, épandent l'arôme de leurs parfums. Des acacias avec leurs feuilles aux rubescences de sang vermeil et pur, l'immense variété des aroïdées avec leurs spathe multicolores, les palmiers couronnés qui sur terre ne balancent leurs cimes que dans l'ardente atmosphère des tropiques emmèlent les chatoyants reflets de leurs couleurs et l'audacieuse diversité de leurs formes. Voici, plus loin les géraniacées odorantes avec leur cortège de rêves, les malvacées, pleurant leurs chimères envolées, les coronilles roses avec leur aspect de papillon mutin, et là-bas, sur la rive de ce ruisseau dont les ondes sont si fluides et si mobiles, se balance le bouton d'argent.

A travers l'éther résonnent des chansons douces, si douces ! Parmi les massifs, taches puissamment colorées, s'en vont des formes blanches, étoiles au milieu des fleurs...

Ce sont des anges, les saintes déesses de la vertu et de l'amour... Elles cueillent des fleurs sur leur passage, elle en sont couvertes et l'on dirait de vivantes statues idéales serties d'innombrables bijoux... Les unes, aux ailes d'un rose tendre ont des cheveux aux blondeurs de soleil et l'on ne peut distinguer les boucles frisottantes qui s'éparpillent mutines sous les souffles légers, des amourettes tremblantes, folles graminées qui sont venues s'y accrocher. Les autres ont les ailes blanches et leurs cheveux resplendissent du noir éclat du jais. Quand chacune, ravissante sous les

parures naturelles, a terminé son ample moisson, elle se dirige ensemble, féérique cortège, vers cette montagne altière qui borne leur magique demeure. Plus loin, là bas, derrière de gros nuages que jamais elles ne franchissent, gravite en son éternel labeur, la Terre, globe d'enfantement douloureux, de pénibles souffrances. L'autre versant de la montagne, âpre, taillé à pic, est mouillé incessamment par les enivrants baisers de la mer d'éther. Sur les rives, les déesses entonnent des hymnes divins, puis aussitôt, des immatérielles lui répondent par des chants de triomphe. Ce sont les âmes blanches qui s'en vont tout à l'heure quitter les rives heureuses pour entreprendre la lutte terrestre. Les voyageuses se rassemblent. De nouvelles légions d'anges apparaissent conduisant de minuscules bagnoles qu'on dirait construites en aluminium fin, tant elles sont éclatantes, si elles ne présentaient d'immatériels reflets. Les légers charriots, faits de la poudre des soleils, projetaient à travers l'éther le rayonnement de leurs feux : les âmes tressaillaient. Tout à coup, à travers l'espace retentirent les sons d'une idéale musique. Entourés d'une atmosphère, lumineuse et et ténue, d'impondérables atomes l'ange Gabriel et ses cohortes rayonnaient...

Les déesses, chargées de fleurs, s'approchèrent. Et de ses mains blanches et diaphanes l'archange, saisissant les lys et les roses, les tubéreuses et les orchis, la myriade des féériques pétales multicolores en emplit les bagnoles. L'éther frissonnait sous le battement des ailes roses et blanches. C'était une fête pour les yeux étonnés, ravis : l'éclat des fleurs, les formes pures et courbes de ces êtres célestes, le flamboiement des atomes, les immatériellités visibles, les chants des âmes qui allaient quitter ce rivage heureux pour aller tout là-bas, souffrir et combattre. Alors, sur un signe de l'archange, le silence se fit, un silence immense, un silence parfumé à travers lequel montaient les arômes des plantes.

Gabriel parla : Dans un instant, mille d'entre nos valeureux s'en vont aller vers la Terre. Chacun emportera d'ici des souvenirs précieux et le devoir de les garder. Ces bagnolettes, faites de poudre d'or et pleines des fleurs qui ennoblissent et soutiennent les cœurs, deviendront invisibles sous l'opacité de l'air terrestre. Elles n'en seront pas moins attaquées par les vices qui règnent là-bas. A chacun de mes soldats, la tâche rude de ramener intactes ces bagnoles, à chacun le devoir de conserver ces fleurs pour en faire respirer les parfums aux mortels ; à chacun l'obligation de répandre partout ces graines qui sont nées des fleurs de Dieu ; à tous pour le départ, Dieu donne la rose, fleur d'amour, et la scabieuse, fleur de souffrance et de volonté. Dans son lot, l'un possède en outre les héliotropes odorantes, fleurs de rêve et d'audace, l'autre possède les orchis et les mugets brillants et poétiques. A chacun de cultiver les plantes que Dieu met en son âme.

Le long des chemins terrestres, il y en aura de plus brillants encore ; mais, elles auront pour mères les passions honteuses et basses. Elles seront les parasites qui tenteront de détruire les fleurs que je vous donne. A vous de garder mes présents, de faire avec eux un peu de bien...

Les dernières paroles de l'archange, couvertes par les chants d'amour s'éteignirent avec une douceur pareille aux baisers des amants. Emportant leur précieux fardeau de fleurs, les âmes s'envolèrent à travers l'azur de la mer d'éther et les anges les virent toucher aux nuages terrestres au moment où le soleil flamboyant couvrait la Terre de ses fleurs.

ARTHUR DETRY.

Thélème (Belgique), en ma villa des Roses.

On peut dire de ceux qui fauchent le gazon qu'ils vous coupent l'herbe sous le pied.

Droit et adroit : deux mots, mais deux idées de la même famille.—G.-M. VALTOUR.

A plus de sensibilité plus de perception.—ALBERT FERLAND.

Les Français ne savent pas délibérer, parce qu'ils ne savent pas écouter.—Mme ROLAND.

LES DRAMES DE LA MER

LA FILLE DU MARIN

(Ballade anglaise, d'après Longfellow *.)

La goélette l'*Hespérus* était partie de Gloucester pour la pêche, et le capitaine avait gardé à bord sa petite fille pour lui tenir compagnie.

L'enfant avait les yeux bleus comme la fleur du " lin des fées " ; ses joues étaient fraîches comme l'aurore et la blancheur rosée de son cou rappelait celle d'un bourgeon d'aubépine que le mois de mai vient d'entr'ouvrir.

Le capitaine, la pipe à la bouche, s'était installé auprès du gouvernail, et reconnaissait la direction du vent, suivant que la fumée volait à l'Ouest ou au Sud.

Soudain un vieux marin qui avait navigué dans les mers hispano-américaines s'approcha de lui.

" Je vous en conjure, capitaine, dit-il, relâchons dans ce port, là-bas ! Car je redoute une tempête. La nuit dernière, la lune était entourée d'un anneau d'or, et cette nuit est sans lune."

Le capitaine tira une bouffée de sa pipe, et sourit dédaigneusement.

Le vent souffle, plus froid et plus vif, du Nord-Est : la neige tombe en sifflant sur l'onde amère, et les vagues écumant comme de la levure de bière.

L'orage descend des nues et vient se briser contre le navire, qui frissonne et palpite, comme un coursier épouvanté, puis file à toute vitesse parcourant en quelques instants la distance d'une encablure.



Un pêcheur resta glacé d'effroi, en voyant le cadavre d'un enfant.—Page 41, col. 1

" Viens ici ! Viens ici ! ma chère enfant, s'écrie le père, et ne tremble plus ainsi. Je puis résister à tous les vents, si furieux qu'ils se déchainent."

Et il va couper un bout de cordage à des espars et attache l'enfant au grand mât. Il jette ensuite sur ses épaules, pour la réchauffer, son caban de marin.

" Mon père, j'entends tinter les cloches d'une église ; dites-moi ce que cela peut être !

—C'est la cloche d'alarme, annonçant la brume, ou la cloche du flotteur qui signale un récif."

Et il incline le gouvernail pour gagner la pleine mer.

" Mon père, j'entends le bruit du canon ; dites-moi ce que cela peut être."

Mais le père ne répond pas un mot : il est mort de froid. Sa main crispée serre encore le gouvernail ; son visage est tourné vers le ciel.

La lueur de la lanterne traverse les flocons de neige et vient éclairer ses yeux fixes et vitreux.

Alors l'enfant joint ses petites mains et demande à Dieu de la sauver, et elle pense au Christ apaisant les eaux du lac de Galilée.

Le navire continue sa course échevelée au milieu des ténèbres de la nuit, pendant que le grésil et la neige le couvrent d'un linceul glacé, et il est emporté vers le récif de Norman.

Les coups de vent se succèdent de plus en plus furieux ; un bruit sourd vient de la terre, c'est le ressac qui heurte les rochers et les bancs de sable.

(*) Henry-Wadsworth Longfellow poète américain, né à Portland en 1809, mort en 1882.